

INTRODUCTION

Penser avec une philosophe contre la philosophie

Dans un entretien télévisé diffusé le 28 octobre 1968, Hannah Arendt répond à une question de Günther Gaus en déclarant qu'elle n'est pas une philosophe professionnelle. « Je ne me sens nullement philosophe et je ne crois pas non plus que j'aie été reçue dans le cercle des philosophes » affirme-t-elle, ajoutant qu'il y a bien longtemps qu'elle a pris congé de la philosophie. N'est-il pas alors paradoxal de proposer un parcours de la *philosophie* d'Hannah Arendt si elle-même refuse cette qualification ? Arendt se fait d'abord connaître par des travaux historiques mais on lui reprochera souvent d'être séduite par les constructions métaphysiques et les concepts plutôt que par la réalité brute des faits. Tout se passe donc comme si le cercle des philosophes ne la reconnaît pas totalement en même temps que les autres disciplines la renvoient du côté de la philosophie. Un jour pourtant, s'exprimant devant ses élèves et revenant sur sa méthode, elle déclara : « Je suis une sorte de phénoménologue mais, ach, pas à la manière de Hegel – ou de Husserl ». Arendt fait référence à la phénoménologie, branche de la philosophie qui consiste à étudier la façon dont les phénomènes (ce qui apparaît) se manifestent dans le monde, mais tout en se démarquant cette tradition philosophique. Il faut donc en conclure qu'Arendt est une philosophe en lutte contre la philosophie : elle occupe indéniablement une position singulière.

Cette position se caractérise par un retour aux faits (le mot de ralliement de la phénoménologie de Husserl était « Aux choses mêmes ! »), par une attention au donné mais en refusant de discréditer ce réel au profit d'un monde idéal auquel le philosophe donnerait accès. Si Arendt refuse d'être appelée philosophe c'est au sens de « penseur professionnel », c'est-à-dire au sens des intellectuels qui se réfugient dans les idées et délaissent ou méprisent les affaires humaines. Il n'y a donc pas contradiction entre le fait d'affirmer ne pas appartenir au cercle des philosophes et en même temps se revendiquer d'une certaine forme de phénoménologie et donc de philosophie : Hannah Arendt est en lutte sur le terrain même de la philosophie. À cet égard, le parcours et la position d'Arendt font penser à un épisode rapporté

par Platon dans le *Théétète* : alors que le philosophe Thalès contemplait les étoiles et ne faisait pas attention à ce qu'il avait sous les pieds il tomba dans un puits, ce qui provoqua l'hilarité d'une fille de Thrace. Ce rire est comme un rappel à l'ordre : le philosophe ne doit pas quitter le monde des hommes. Il nous semble bien que si Hannah Arendt fait de la philosophie c'est en adoptant cependant l'attitude de la fille de Thrace. Et c'est cette position particulière, parfois précaire, que nous avons tenté de présenter dans cet ouvrage.

La voie d'accès à l'œuvre d'Hannah Arendt a été la citation. Celle-ci doit répondre à une double exigence. D'une part, il s'agit de donner accès au lecteur à des connaissances précises sur le travail de la philosophe – connaissances qui doivent accompagner une lecture patiente des textes eux-mêmes. D'autre part, la citation doit également permettre de déployer le contenu plus large des œuvres elles-mêmes, en ce sens qu'une formule renfermant une idée contient toujours en elle-même davantage qu'elle-même. En traquant pas à pas la pensée d'Arendt, on a tenté d'en faire émerger les traits saillants sans jamais sacrifier à l'exigence de mise en contexte et de présentation des œuvres. Il faut donc prendre les citations comme autant de portes d'entrée vers des ouvrages (qui sont les étapes d'une pensée en train de s'élaborer) en même temps qu'elles expliquent une idée précise.

La difficulté a résidé dans le choix de ces citations. Celles qui ont retenu notre attention présentaient l'avantage d'être à la fois claires, précises et ayant une portée qui permettait de comprendre l'argumentation d'une étape d'une œuvre. Il s'est agi de restituer à la citation sa propre intelligibilité pour la rendre accessible à un lecteur non spécialiste. Si la lecture de notre ouvrage ne saurait remplacer celle des textes étudiés eux-mêmes, il a néanmoins été conçu comme un guide permettant d'avoir une vision d'ensemble des ouvrages dont les citations ont été tirées. Autrement dit, nous voulons *penser avec* Arendt. Néanmoins, le choix de ces citations ne peut qu'être arbitraire dès lors qu'il est le résultat d'un travail personnel de lecture même si nous avons privilégié la présentation des grandes lignes de l'œuvre d'Arendt que la littérature secondaire s'accorde à reconnaître.

Nous avons dû faire face à deux problèmes. D'abord, Hannah Arendt a surtout écrit des articles qui ont été regroupés en ouvrages de son vivant ou non, ce qui ne permet pas de parler d'un « système ». Nous avons essayé de privilégier les œuvres conçues par l'auteure ou de

restituer un sens commun émergeant de plusieurs de textes. D'autre part, considérant qu'il n'était pas possible de reconstituer la totalité de l'œuvre d'Arendt nous avons fait un choix, celui de prendre au sérieux la position d'Arendt par rapport à la philosophie et de faire du souci pour les affaires humaines ou du retour aux choses mêmes la ligne directrice de l'ouvrage. Ceci explique qu'un certain nombre de textes ont été volontairement écartés, notamment les poèmes, les écrits sur la notion de judéité et des essais plus biographiques. On pourra certes le regretter mais il n'était pas possible, dans le cadre du présent ouvrage, de tenir à la fois l'impossible exigence d'exhaustivité et l'exigence pédagogique qui consiste à prendre le temps de développer une pensée. Il nous semble que nous avons gardé ce qui pourrait être essentiel à un lecteur non spécialiste qui souhaiterait découvrir la pensée d'une des plus grandes philosophes du XX^e siècle.

Nous nous sommes efforcés également de restituer à chaque fois que cela était nécessaire la logique des textes afin de comprendre à quel moment de l'argumentation se situait chaque citation. C'est pourquoi nous avons également dû expliquer les références qu'utilise Arendt et qui peuvent perturber la lecture de l'œuvre. S'il s'agissait d'abord pour Hannah Arendt, comme elle l'affirme elle-même, de faire de la théorie politique, il n'en demeure pas moins que sa réflexion est pétrie de références à la philosophie classique et que bien des textes resteraient obscurs sans une mise au point conceptuelle. Lire Hannah Arendt c'est aussi voyager dans le monde des hommes aux côtés des plus grands philosophes.

Quelques éléments biographiques

On peut difficilement dire de la vie d'Arendt ce que Heidegger disait de celle d'Aristote afin de discréditer toute biographie philosophique, à savoir « Aristote est né, Aristote est mort, entre-temps il a philosophé ». La vie et la pensée d'Hannah Arendt sont profondément liées aux catastrophes et soubresauts du XX^e siècle.

Née en 1906 à Königsberg dans une famille juive de la classe moyenne, Hannah Arendt évolue dans un milieu progressiste, ses parents (Paul et Martha Arendt) ayant été socialistes dans leur jeunesse. Elle est une enfant solitaire qui n'a, dans un premier temps, pas à se plaindre de l'antisémitisme. C'est l'école qui la confronta à ce problème car

jamais le mot « Juif » ne fut prononcé chez elle. En 1913, Hannah perd successivement son grand-père, Max, et son père. L'année suivante et à cause de la guerre, Martha Arendt décide de partir avec Hannah quelques semaines par crainte que Königsberg soit prise par les Russes. En 1918, après la fin de la Première Guerre mondiale, la maison de Martha (qui était une admiratrice de Rosa Luxemburg) devient un lieu de rendez-vous de sociaux-démocrates avant qu'elle ne décide de se remarier avec Martin Beerwald chez qui elle emménagera avec sa fille.

Hannah Arendt était une élève très douée, qui se démarquait par une certaine autonomie mais qui supportait assez mal l'autorité injustifiée de certains professeurs. Un jour, alors qu'un professeur lui fit une remarque désobligeante – remarque dont elle ne délivra jamais la teneur, on peut peut-être supposer une remarque antisémite –, celle-ci décida de boycotter son cours et entraîna ses camarades avec elle, ce qui lui valut d'être renvoyée de son lycée. Cette sanction ne l'empêchera aucunement de présenter l'*Abitur* en candidate libre et de l'obtenir un an avant ses camarades. Durant ces mois d'études solitaires, Hannah découvre Kant, travaille son latin et son grec et suit des cours de théologie à l'université de Berlin en auditrice libre.

En 1924, Hannah Arendt décide de s'inscrire en philosophie à l'université de Marbourg où elle fait la rencontre d'un jeune professeur dont il se murmurait qu'il était le roi secret de la philosophie, Martin Heidegger. Disciple de Husserl, Heidegger travaillait la phénoménologie dans une voie nouvelle qui devait aboutir à son œuvre maîtresse, *Être et Temps*, où il s'agit de comprendre comment l'homme (compris comme *Dasein*, être-là) vit dans le monde et quelles sont les structures de son existence. À Marbourg, Hannah Arendt fait également la connaissance de Hans Jonas. Surtout, charmée par Heidegger, elle eut une relation avec son professeur (qui parlera plus tard d'Hannah Arendt comme de la passion de sa vie) avant de partir pour Heidelberg afin de faire sa thèse sur le concept d'amour chez saint Augustin sous la direction de Karl Jaspers. Heidegger et Jaspers ont eu une grande importance dans la vie et la pensée d'Arendt : Heidegger fut séduit par le nazisme et Hitler et ne cessera de regretter cette erreur alors que Jaspers, marié à une Juive, ne se compromit jamais avec le régime. On verra que la philosophie d'Arendt est en partie dirigée contre celle de Heidegger qui, pareil à Thalès tombant dans un puits, ne faisait que peu de cas des affaires humaines. Dans une de ses lettres, Heidegger confie

d'ailleurs à Arendt : « À la différence de toi, je n'accorde à la politique qu'un intérêt subsidiaire. » À l'opposé, Jaspers sera une figure morale pour Arendt, comme un père spirituel. Mais le séjour à Heidelberg puis à Berlin jusqu'à l'achèvement de sa thèse est également pour Arendt l'occasion de rencontrer Kurt Blumenfeld et Günther Stern (plus connu sous le nom de Günther Anders) avec qui elle s'installera en 1928 à Berlin avant de l'épouser. Hannah Arendt publie sa thèse en 1929 chez Springer, travaille ensuite sur les Romantiques berlinois et écrit un certain nombre d'articles.

En 1933 la situation n'est plus tenable en Allemagne avec l'arrivée du parti national-socialiste au pouvoir. Günther Stern décide de quitter Berlin pour Paris peu de temps après l'incendie du Reichstag, le 27 février 1933. Hannah Arendt se rapproche alors des milieux sionistes et une amitié durable se noue avec Kurt Blumenfeld, lui-même militant sioniste. En participant à l'effort d'évasion de certaines personnes qui, comme elle, ne disposaient pas de papiers, Hannah Arendt se fait arrêter par la police allemande mais parvient à se tirer d'affaire et fuit vers Paris où elle retrouve Günther Stern. Entre 1933 et 1951, date à laquelle elle deviendra citoyenne américaine, Arendt est apatride – ce qui la marqua durablement et devait devenir un des thèmes de son œuvre, notamment dans les *Origines du totalitarisme*. À Paris, elle fait la rencontre de Bertold Brecht et Walter Benjamin, réfugiés comme elle, et d'intellectuels français, notamment Raymond Aron qui travaillera également sur la notion de totalitarisme, Alexandre Kojève ou encore Alexandre Koyré qui deviendra un très proche ami. C'est dans cette atmosphère intellectuelle qu'elle lit Proust ou Montesquieu, s'intéresse à l'Affaire Dreyfus et à l'actualité d'une république en crise.

En 1936, Arendt rencontre Heinrich Blücher, militant communiste qui a lui aussi fui l'Allemagne, et s'installe avec lui (sans encore savoir qu'il s'agira de l'homme de sa vie) avant de divorcer d'avec Günther Stern. Pendant ces années parisiennes, Hannah Arendt travaille d'abord au sein de l'organisation Agriculture et Artisanat puis à l'Aliyah des jeunes, une organisation juive qui aide des réfugiés à partir en Palestine. Martha Beerwald (anciennement Martha Arendt) parvient à rejoindre sa fille en 1938 à Paris. Mais dans les années qui suivirent la vie des Juifs fut plus compliquée. En raison de la guerre, le 5 mai 1940 les ressortissants allemands ou d'origine allemande sont convoqués afin de se rassembler au stade Buffalo pour les hommes et au Vélodrome

d'hiver pour les femmes. Arendt s'y rend et se retrouve interné au camp de Gurs. Quelques semaines plus tard, elle parvient à s'échapper du camp et se rend à Montauban où elle retrouve Blücher puis sa mère. En octobre 1940, la police demande aux Juifs de se faire recenser, ce qui pousse Arendt et Blücher à rejoindre Marseille afin d'obtenir des visas avant de partir en Janvier 1941 pour Lisbonne afin d'embarquer pour les États-Unis d'Amérique. En mai 1941, Arendt et Blücher arrivent à New York, Martha Beerwald les rejoindra par la suite. Leur ami Walter Benjamin, qui leur avait confié un ensemble de manuscrits, n'a pas eu la même chance et fut contraint de se suicider.

Les premières années aux États-Unis sont difficiles mais Arendt confiera à ses élèves que ce fut pour elle une impression de réelle liberté. À la fin de l'année 1942, les premières données relatives à la Solution Finale et à l'extermination massive des Juifs parviennent aux États-Unis, ce qui poussera Arendt à travailler à ce qui deviendra quelques années plus tard les *Origines du totalitarisme*. Après la guerre, Arendt rencontre Mary McCarthy qui sera par la suite une amie très proche et son exécutrice testamentaire principale – c'est à Mary McCarthy qu'on doit l'édition de l'œuvre posthume d'Arendt, *La vie de l'esprit*. Peu à peu, Arendt reprend contact avec des proches dont elle n'avait pas eu de nouvelles : Hans Jonas qu'elle revoit aux États-Unis, Karl Jaspers et Martin Heidegger dont elle blâmera la naïveté politique.

À partir de 1951, date de la parution des *Origines du totalitarisme*, Arendt commence à être une intellectuelle reconnue en même temps qu'attaquée car on lui reprocha souvent son manque d'intérêt pour les faits. Mais les *Origines du totalitarisme* lui assurent une renommée qui lui permet d'enseigner dans diverses universités et de travailler à un projet de livre sur le communisme qui n'aboutira jamais mais donnera des matériaux qui serviront à la *Crise de la culture* et à *De la révolution*. Le contexte américain est marqué par l'ascension du sénateur McCarthy et par la Guerre Froide. En Europe, la révolution hongroise fait grande impression sur Arendt et lui donne l'occasion de consolider son idée que le système des partis des démocraties modernes ne peut survivre que s'il parvient à s'appuyer sur des conseils ou une démocratie participative, idée qui sera reprise dans *De la révolution* et qui formera une génération d'étudiants en théorie politique. En 1958, Arendt publie la *Condition de l'homme moderne* qui fait d'elle

une philosophe et plus simplement une historienne. Les années qui suivirent furent propices à d'autres publications importantes : la *Crise de la culture*, *Eichmann à Jérusalem* et *De la révolution*.

La position singulière d'Arendt dans l'histoire de la philosophie tient à son attention au réel et au fait que penser ne doit pas se faire au détriment du souci pour le monde. C'est pourquoi ses œuvres ont pu faire l'objet de nombreuses critiques et être au cœur de controverses. Une pensée *du* monde est une pensée ancrée dans le monde. En 1960, les Israéliens arrêtent Adolf Eichmann, principal responsable de la logistique de la Solution finale, en Argentine avant de le juger à Jérusalem. Arendt écrit alors à William Shawn, directeur du *New Yorker*, afin de s'y rendre comme envoyée spéciale. Le livre qui en résulta et qui parut en 1963, *Eichmann à Jérusalem*, provoqua une polémique comme nul autre ouvrage de philosophie n'en avait produit depuis longtemps. Accusée de ne pas assez aimer les Juifs, Arendt insista sur l'aspect tristement banal d'Eichmann et l'implication de certains conseils juifs dans les dénonciations des leurs durant la Seconde Guerre mondiale. Les multiples attaques et les réponses d'Arendt lui forgèrent une réputation de femme froide, distante et arrogante. La controverse lui valut aussi de se brouiller avec un certain nombre de proches, dont Hans Jonas et Kurt Blumenfeld.

Après ces années de tourmente, Arendt continue de donner des cours, à l'université de Chicago puis à la New School for Social Research de New York où elle restera jusqu'à sa mort. C'est l'occasion pour elle d'écrire un certain nombre d'articles sur l'actualité, dont certains seront regroupés dans le volume *Crises of the Republic (Du mensonge à la violence* en version française). La dernière période de sa vie est marquée par la mort d'Heinrich Blücher le 31 octobre 1970 et par le projet de *La vie de l'esprit*, projet inachevé qui témoigne du retour à une philosophie plus classique. Malheureusement, Arendt n'aura le temps que d'explorer les deux premières facultés de l'esprit, à savoir la pensée et le vouloir, ne laissant que des notes ou des cours pour reconstituer ce qu'aurait pu être la partie sur le jugement. Elle meurt le 4 décembre 1975 alors que la page restée dans sa machine à écrire titrait « Juger ». Elle laisse derrière elle une œuvre diverse et exigeante animée du souci de penser le monde dans lequel l'homme est inséré. C'est cette œuvre que nous avons modestement tâché d'explorer.

Plan de l'ouvrage

La question de savoir ce que font les hommes qui vivent sur terre guide la réflexion d'Arendt, des *Origines du totalitarisme* à *La vie de l'esprit*. Penser le monde est une activité *du* monde qui suppose l'exercice du jugement et qui doit nous éviter de quitter les affaires humaines. Ce souci du monde a été notre ligne directrice. L'ordre adopté n'a pas été entièrement chronologique car nous avons tenté de faire ressortir des textes un certain nombre de traits saillants qui permettent de tracer cinq thématiques qui sont en même temps cinq facettes d'un même problème, celui du monde.

Dans une première partie nous nous sommes intéressés au phénomène totalitaire. Que signifie cette forme inédite du totalitarisme ? L'Allemagne nazie et l'URSS sont les deux faces d'un phénomène absolument nouveau – phénomène qui est le symptôme de la modernité et de la crise de l'État-nation. Après avoir compris ce qui fait cette nouveauté, on explorera les trois piliers des *Origines du totalitarisme* à travers les trois livres qui le composent. Dans *L'antisémitisme*, il s'agit pour Arendt de comprendre que la haine des Juifs aux XIX^e et XX^e siècles doit être distinguée de l'antisémitisme traditionnel parce qu'il a partie liée avec l'effondrement de l'État-nation et parce qu'il met en exergue l'ambiguïté de la société de masse où le Juif apparaît ou bien comme paria ou bien comme parvenu. Cette société de masse occupe une place centrale dans *L'impérialisme* où il est question de l'étrange alliance entre la bourgeoisie et la populace. À partir de là, on verra que les États-nations européens grâce à une bureaucratie efficace et à une idéologie raciale ont su asseoir leur puissance. Enfin, *Le totalitarisme* analyse l'organisation même des sociétés de masse en mouvements de masse en Allemagne et en URSS et tente d'expliquer la possibilité du mal radical à travers l'organisation bureaucratique et la propagande. C'est pourquoi les systèmes totalitaires produisent des individus esseulés, c'est-à-dire des êtres qui ont perdu jusqu'à leur propre compagnie, ou leur faculté de penser. *Eichmann à Jerusalem* essaye à travers le concept de banalité du mal de corriger celui un peu trop facile de mal radical.

Si les hommes sont capables de rendre le monde inhumain ou déserté par l'esseulement des totalitarismes, il faut alors s'intéresser à la façon dont les hommes peuvent habiter le monde afin d'éviter les catastrophes. C'est pourquoi la *Condition de l'homme moderne* constitue le deuxième temps de notre parcours. Qu'est-ce qui fait la condition